

Ce Journal paraît les Mercredis et Samedis. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne au bureau du Journal chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Mademoiselle Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPIERON,



JOURNAL LITTÉRAIRE.

LYON IRA TOUT NU,

LES TAILLEURS S'INSURGENT.

Après la machine infernale, les mille et un complots sous la restauration et la fameuse conspiration des tours de Notre-Dame, connue à Londres avant d'éclater à Paris, voici venir celle des garçons tailleurs. L'aiguille se révolte, les ciseaux crient d'indignation, la couture conspire; enfoncés les fashionables! Plus d'habits.

Les hommes qui s'asseyent à la turque et travaillent les jambes croisées, veulent trancher du janissaire et faire la loi à leurs maîtres. Maintenant ce sont les bras qu'ils croisent, et dans leur courroux, ils ont juré que les aiguilles se rouilleraient, que les mites dévoreraient l'Elbeuf et le Louviers avant qu'ils reprennent l'attitude que vous savez, si on ne leur octroie une charte en bonne forme et une augmentation de salaire.

C'est qu'il n'en faut pas rire, voyez-vous: car les tailleurs ont du caractère, et la société toute entière est menacée par une semblable conjuration. Menacée, oui, de se voir au premier jour *in naturalibus*, et réduite à la feuille de figuier de nos grands pères, lorsqu'ils furent chassés du Paradis terrestre. Age d'or, où êtes-vous!

Or donc, voici, d'après ces messieurs, quelles seraient à peu près les bases fondamentales de leur charte.

1° Tous les garçons tailleurs seront égaux et libres

devant leurs maîtres, sans acception d'âge ou de taille.

2° Le prix de la journée sera augmenté d'un cinquième, attendu les bénéfices scandaleux des tailleurs patentés.

3° Le garçon tailleur étant de sa nature ami des lumières (il travaille toujours de nuit) et abonné aux journaux, il sera accordé sur chaque journée une heure de loisir pour la lecture d'iceux, suivie des commentaires.

4° Toutes plaisanteries surannées ou modernes à l'égard des bossus seront sévèrement interdites. (Cette clause a été votée par un tiers de ces messieurs et adoptée par acclamation).

5° Il sera loisible aux garçons tailleurs de fumer en travaillant et de se permettre les chansons politiques quelles que soient les opinions du patron et de la pratique, même au risque d'imprégner les habits des émanations de la pipe et des doctrines pernicieuses.

6° Les maîtres n'entreront dans l'atelier que le chapeau à la main et dans une tenue décente. (Cette clause est considérée comme supplémentaire de celle sur la liberté et l'égalité mentionnée en l'article premier).

Nous nous tiendrons à l'affût des suites de cette grave perturbation et nous ferons connaître à nos lecteurs le résultat des négociations et de l'*ultimatum* à intervenir. Puissent les protocoles n'en pas être; car voici l'hiver et nous pourrions bien nous trouver sans culottes.



PHYSIOLOGIE DU CRÉANCIER,

Appendice aux *Œuvres complètes de Buffon et ses continuateurs.*

Moi, huissier soussigné, patenté sous
le n°... ai fait itératif commandement.

Style barbare.

M. le comte de Buffon, seigneur de Montbar et autres lieux, qui peignait, l'épée au côté, les mœurs de Jean lapin, et M. le baron Cuvier, fameux cumulard qui n'avait pas moins de 60,000 livres de rente, ont pu et devaient même oublier, dans leurs savantes dissertations, la description de l'animal dont nous entreprenons aujourd'hui de donner au public les caractères distinctifs. La chose n'est pas étonnante, à vrai dire. Ces messieurs possédaient de belles et nombreuses propriétés au milieu desquelles les animaux rongeurs faisaient sans doute de grands dégâts ; dès-lors, et par suite de cette vérité si vraie : « L'homme est essentiellement égoïste » dès-lors, dis-je, leur attention particulière a dû se porter sur les rats, souris, mulots, taupes et autres fléaux du propriétaire ; ils n'en connaissaient pas d'autres ! Ce n'est pas pour les heureux du siècle, qui ont le bon esprit de courtiser la science au lieu de se laisser aller aux cruelles et trompeuses amorces des sémillantes modistes, des voluptueuses lingères, des spirituelles actrices, ou bien encore aux attrait irrésistibles des déjeuners fins et des succulents dîners ! Ce n'est pas pour eux qu'existe le terrible *créancier*, le ver rongeur de la société, l'acétate de morphine des jeunes imprudens qui ont plus de désirs en tête que de billets de banque en poche. C'est donc une lacune que nous venons combler dans les immenses et consciencieux travaux des savans professeurs d'histoire naturelle précités. Nous aimons à penser que le public, toujours juste appréciateur des efforts de ceux qui se dévouent à ses plaisirs ou à son instruction, nous saura gré d'avoir entrepris cette tâche difficile, et s'il n'a pour nous ni statue, ni souscription nationale, ni médaille d'or, du moins ne nous refusera-t-il pas une place dans son estime ; cela n'engage à rien.

Nous ne parlerons point ici d'une multitude de créanciers fort incommodes il est vrai, mais dont on se débarrasse avec un peu d'ennui ; tels sont par exemple, les oncles, les tantes auxquels on doit régulièrement un visite par semaine, parce qu'on dîne chez eux une fois l'an ; dîner bien payé avant même de sortir de table, par l'ennui qu'on éprouve, la mauvaise chère et les sermons qu'il faut endurer ; encore les correspondans auxquels on est recommandé et qu'il ne faut pas aller voir uniquement pour obtenir une anticipation sur le trimestre prochain ; encore ces protecteurs impuissans, mais qui seraient capables de vous jouer un mauvais tour, si de temps

en temps votre personne, et non votre carte, ne leur laissait croire que vous êtes dupes de leurs vanteries de bienveillance et de crédit : ou bien encore ce chef hautain qui vous a salué quelquefois dans les corridors de l'administration, et qui compte bien qu'en échange de sa feinte politesse, il a le droit de vous mettre en réquisition toutes les fois qu'il donne une soirée, afin de vous confier l'agréable mission d'être *quatrième* à un boston, ou de faire danser *la tapisserie* à son bal des jours gras. Je ne vous citerai pas non plus votre compagnon de voiture au retour de la campagne, lequel ne manque jamais de vous saluer chaque fois qu'il vous rencontre, et qui sachant que vous vous avisez quelquefois d'être auteur, vous questionne sur ce que vous voulez faire paraître, exige un exemplaire de votre nouveau roman, ou une loge à votre première représentation, tout cela quand vous êtes dans un doux *far niente* en train de ne penser à rien, ou bien quand vous êtes encore tout meurtri d'une chute à la scène. Si vous êtes militaire, vous avez aussi l'officier du grade supérieur au vôtre, tout nouvellement arrivé au corps, et qui vous saurait mauvais gré d'esquiver le salut d'ordonnance ; il vous le revaudrait au prochain appel ou à la première prise d'armes ; mais ceux-ci sont rares, et Dieu merci vous ne trouvez pas beaucoup de créanciers de la force de cet ex-avocat, capitaine, depuis 1830, de la gendarmerie de la D... qui tout dernièrement mit pour huit jours à la salle de police, un pauvre Jean-jean, pour avoir oublié de lui porter les armes. Les grandeurs ne tournent pas la tête à tout le monde, et tout le monde n'échange pas la modeste toge contre les brillantes épaulettes.

Ceux dont nous avons parlé jusqu'ici ne sont que des variétés de l'espèce générique, variétés plus incommodes que nuisibles. Le véritable créancier, l'animal vorace et destructeur que connaissent probablement bon nombre de ceux qui lisent cette profonde et consciencieuse dissertation, se divise en deux branches bien distinctes ; le fournisseur, que j'appellerai *créancier à facture*, et le *créancier à billet* ou si vous voulez *chirographaire*, suivant la barbare appellation du code.

Caractères communs aux deux espèces. — La taille à volonté, l'air hautain, le plus souvent même insolent, le sourcil froncé, le sourire amer. Il pose la main sur la hanche ou dans son gousset, où il fait rouler et bruire son argent si vous avez le malheur de lui avouer que vous êtes à sec. Cet animal est doué d'une ténacité surprenante et d'une agilité merveilleuse ; son cri est un amas confus de sons discordans, parmi lesquels se reproduisent très-fréquemment ceux-ci : *payez-moi ; poursuites ;* ou encore *plaintes, chefs, parens.*

PREMIÈRE FAMILLE. — *Le Créancier à facture.* Il est pour l'ordinaire tailleur, bottier, restaurateur, bi-

outier ou marchand de nouveautés. C'est la plus loquace des deux espèces, vous le trouvez aussi partout, à votre porte, dans la rue, à la promenade, au spectacle, à la porte même de votre maîtresse ; on dirait qu'il sort de dessous terre. Il a constamment à la main une espèce de morceau de papier, plus ou moins ample et étendu, divisé en colonnes d'inégales dimensions, et dont il vous montre sans cesse la dernière ligne, que dans son baroque langage il appelle solde ou total. On m'a assuré que beaucoup d'individus de cette famille, n'aimaient pas qu'on vit d'autres parties du dit morceau de papier, et que faire mine de vouloir y jeter un coup d'œil, c'était le moyen d'apaiser pour un temps leur fureur. Du reste malheur à celui qui est plus spécialement la proie de cette espèce vorace, c'est la pire de toutes les deux, en ce que sa morsure vous cause des démanagements souvent insupportables.

DEUXIÈME FAMILLE. — *Le Créancier chirographaire.* Celui-ci est en général doux et benin, sa voix est mielleuse, son regard en dessous, mais carressant. Taille petite, dos voûté, mains crochues, du linge sale, un habit râpé l'été, une mauvaise houppelande en hiver, et des bijoux qu'il change fréquemment et pour cause. Quand vous voyez pour la première fois cette méchante bête, vous ne vous douteriez jamais de toute sa malice ; son cri se compose des mots : *tsmps durs, argent rare, bons jeunes gens, pauvre homme, pas riche, obligeant.* Tous les romans vous diront comment on s'entoure de cette maudite engeance, comment cette sorte de serpens vous enlace et vous dévore. Les romans disent plus vrai en cela, que quand ils ont la prétention de peindre l'amour, ou de dévoiler les secrets du cœur, toutes choses impossibles aux auteurs de romans intimes, historiques, épisodiques, véridiques, du cœur, etc. Quand une fois cet animal vous a fasciné, il n'en continue pas moins son rôle, il vous *grugeotte* tout doucement, et quand il est convaincu qu'il vous a tiré toute votre substance pécuniaire, il vous entraîne dans une espèce de caverne, où il vous retient jusqu'à ce qu'un père, une mère, un oncle, un tuteur lui jette dans la gueule une énorme quantité de pâture, sinon.....

H. G.

P. S. — Les auteurs s'occupent en ce moment de la découverte d'un nouveau moyen, aussi prompt qu'expéditif, de payer ses dettes sans bourse délier, et sans ternir sa réputation. Aussitôt (et ils ont l'espoir d'un prochain succès), aussitôt qu'ils auront découvert ce merveilleux secret, ils le communiqueront par gratification aux lecteurs de l'article qui précède.

Note du Rédacteur. — Les spirituels auteurs de l'excellent morceau que nous nous sommes empressés d'offrir à nos lecteurs, sont deux jeunes littérateurs de la plus belle espérance ; chez eux la hauteur des pensées et la profondeur des vues, le disputent à la

grâce et à l'élégance du style, nous serons heureux de mettre sous les yeux du public les moindres parcelles qui échapperont de leur plume facile, et nous sommes sûrs d'être approuvés et surtout compris.

COMME QUOI L'ON MEURT MOINS D'AMOUR QUE D'UNE INDIGESTION.

Oh ! les hommes !! les hommes !!

Toutes les femmes.

Oh ! les femmes !! les femmes !!

Tous les hommes.

Regardez-les!...

Ils parlent comme on parle à deux, dans une causerie intime, dans une causerie d'amour. Délicieux tête à tête où l'âme s'abandonne à l'âme et se fond en longs baisers sur des lèvres virginales ! Moments délirans d'extase, où la parole manque, où le silence seul est éloquent, où les soupirs, les battemens de cœur, les pressemens de mains sont tout un langage ! Oh ! qu'il y a d'innombrables jouissances dans cette sympathie de deux êtres, dans cet échange, dans cette fusion de sentimens ! On ne vit plus alors de sa vie réelle, on respire une atmosphère de parfums enivrans et de mélodieuses harmonies. Le cœur nous chante comme en un jour de fête. Voilà la divine ambrosie offerte à l'homme pour lui faire rêver le ciel et lui donner un avant-goût de l'immortalité.

Eh bien ! Eugène et Marie, perdus dans de douces étreintes, dans de tendres épanchemens, semblent partager ce bonheur, cette entente de l'amour que si peu d'âmes comprennent. A les voir, vous diriez la sympathie la plus étroite, la passion la mieux sentie et la mieux payée d'un égal retour.

Marie a tout donné ce qu'il y a d'amour en son cœur. Marie aime pour la première fois ; Marie croit que son amant n'a plus rien à désirer, parce que, pure de terrestres impressions, elle ne désire rien. Marie le croit heureux, parce qu'elle l'est. Tendre Marie !

Mais lui, dont une précoce jeunesse de plaisir et d'émotions a ridé le cœur bien avant la figure ; lui, qui sait feindre l'amour ; lui, dont la mémoire en a retenu toutes les délicates nuances, tous les changeans et fantasques caprices ; lui, tour à tour tendre, boudeur, délirant et furieux à son gré ; lui, caméléon à abuser une coquette, jugez s'il doit tromper une âme ingénue, une âme de jeune fille qui se livre toute aimante à qui dit l'aimer. Aussi, comme il la trompe facilement ! Il n'a qu'une pensée, qu'un but dans l'amour, la séduction. Semblable à cette homme qui, passant à travers un riant parterre, arrache de leurs tiges les plus belles fleurs, les plus tendres boutons, non pas pour respirer leur haleine, pour contempler leurs couleurs vives et diaprées, pour en orner sa

retraite, pour en réjouir son réveil et les garder jusqu'à leur déclin, mais pour les effeuiller une à une, au hasard, par passe-temps, sans en avoir à peine savouré le parfum.

Tel est Eugène!

Voyez-le cherchant d'un œil furtif l'aiguille de la pendule. Il s'étonne sans doute de ne pas avoir encore triomphé, il rêve peut-être à d'autres amours; il s'ennuie... Qui sait! Un rôle, c'est si pénible à jouer.

Quelqu'un approche, la porte va s'ouvrir, leurs bras se dénouent, leurs lèvres se désunissent. Chacun a repris sa place. On entre; c'est un domestique annonçant que le souper est servi.

Maudit serviteur! s'écrie Eugène, et il s'indigne de ce que du ciel on le précipite sur la terre. Son cœur est si plein! Après d'aussi indicibles émotions, comment se mettre à table? et puis falloir parler pour tromper qui vous entoure, falloir rire et feindre. Dix heures sonnent. Il demande à partir... il part.

Qui l'eût suivi, l'aurait entendu fredonner un air de *Fra-Diavolo*, et rire parfois d'un rire étouffé et entrecoupé de mots railleurs et sans suite. Arrivé chez lui, il éclate en nouveaux rires, il chante, il court dans sa chambre, il parle, il gesticule, il tombe à genoux; on dirait qu'il répète la scène qu'il vient de jouer. Tout-à-coup il se jette sur un pâté de foie gras, sur une volaille froide, débris oubliés de la veille; il fait sauter un bouchon de Bordeaux, et le voilà exécutant un *solo* gastronomique avec une habileté digne d'un homme de lettres à jeun depuis deux jours. Quelqu'un entre sans frapper, c'est une jeune fille, un foulard à la tête, un bougeoir à la main. C'est une voisine, une lingère qui loge en face sur le même pallier. Le *solo* devient un *duo*, un morceau d'ensemble vraiment très-satisfaisant. Les verres se remplissent, des baisers s'échangent, le gâté redouble... Laissons-les.

Trois jours se sont écoulés... Marie est inquiète, seule, près de son feu; elle attend, elle a fait refuser sa porte à tout le monde; elle n'y est que pour lui seul. En proie aux plus vives agitations, aux plus tristes pensées, elle maudit la lente aiguille de sa pendule; elle frémit au moindre bruit; elle lit sans lire, elle cherche à reconnaître les pas d'Eugène dans ceux qui marchent sous ses croisées, dans ceux qui montent l'escalier. Oh! quelle souffre depuis trois jours d'attente.

Enfin on a sonné... C'est lui... Oh! c'est lui!... Non; c'est une lettre... Mais une lettre de lui... Non. Elle lit, pâlit, étouffe de sanglots et tombe évanouie...

Cette lettre était un billet d'enterrement.

Eugène était mort... mort d'une indigestion. Rappelez-vous le *solo* et le *duo*.

Pauvre Marie!

Un mois après, je me trouvais au bal de la belle

M^{me} C...; une femme s'y faisait surtout remarquer par la grâce et la légèreté de sa danse. Elle était fraîche et riieuse! Il fallait la voir dans une valse, dans une galope... L'œil avait peine à suivre toutes les ondulations lascives de sa taille, et le balancement gracieux de son col. On eut dit une Sylphide; tous les hommes se demandaient son nom.

C'était Marie!

LÉON BOITEL.



Oubli.

Là-bas, au fond de la vallée,
Près d'un saule aux rameaux flottans,
Dort, sous une pierre isolée,
Un pâtre mort avant le temps.
Hélas! sa cendre est tiède à peine,
Et de l'empreinte de ses pieds
Le voyageur distrait foule seul l'humble arène.
Que les morts sont vite oubliés!

Pourtant on l'aimait sur la terre:
Quelques voix le disaient, du moins;
Même d'un amoureux mystère
Ces arbres furent les témoins.
Voyez sur l'écorce flexible
Deux chiffres qu'amour a liés!
Ils sont mieux gravés là qu'au cœur d'une insensible...
Que les morts sont vite oubliés!

Écoutons! L'amante plaintive
Soupire peut-être à l'écart...
-- Non: c'est la brise fugitive
Qui murmure au pied du rempart.
-- La jeune fille où donc est-elle?
Non loin, sous les vieux peupliers,
Elle danse! -- Est-il vrai? L'ingrate, l'infidèle...
Que les morts sont vite oubliés!

« Oh! du moins, attends que l'automne
D'ombrage ait dépouillé nos champs;
Ce feuillage qui t'environne
Frémit encor de tes sermens... »
Mais, hélas! l'amante oublieuse
Des nœuds par le mort déliés,
Poursuit en folâtrant une ronde joyeuse...
Que les morts sont vite oubliés!

F. COIGNET.

Le concert de M^{lle} Aline Bertrand, aura lieu définitivement ce soir, dans la salle de St-Pierre, à huit heures. La réputation de M^{lle} Aline Bertrand, sur la harpe, est trop connue pour que nous en parlions ici; L'élite de nos artistes est venu se grouper autour de l'habile musicienne. Le choix des morceaux est fait avec goût. Le public fera connaissance avec la musique de Robert-le-Diable, satanique composition de Meyerbeer. A ce soir donc!